



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 37 (2003), p. 261-273

Pierre Larcher

«Un détour pour saluer...» Traduction du poème en rā' d'al-Nābiga al-Ḍubyānī avec une introduction et des notes.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kačnik, Bernard Lenthéric
9782724711707	????? ?????????? ?????????? ??? ? ? ????????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
9782724711462	<i>La tombe et le Sab?l oubliés</i>	Georges Castel, Maha Meebed-Castel, Hamza Abdelaziz Badr
9782724710588	<i>Les inscriptions rupestres du Ouadi Hammamat I</i>	Vincent Morel
9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert

« Un détour pour saluer... »

Traduction du poème en *rā'* d'al-Nābiġa al-Ḍubyānī
avec une introduction et des notes

LE POÈME en *rā'* *'ūġū fa-ḥayyū* «Un détour pour saluer...» d'al-Nābiġa al-Ḍubyānī constitue la troisième des *Mu'allaqāt* ou *Sumūt* de la *Ġamhara*. Les *Mu'allaqāt/Sumūt* sont elles-mêmes le premier septuplet des sept que compte cette anthologie, attribuée à un certain Abū Zayd al-Qurašī, que l'on date de la fin du III^e/IX^e siècle, mais qui pourrait bien être plus tardive d'un siècle. Ce poème ne saurait donc être confondu avec le célèbre poème en *dāl* ou *dāliyya* du même Nābiġa, *Yā dāra Mayyata* («Demeure de Mayya...»), 9^e des «Neuf célèbres poèmes» commentés par Ibn al-Naḥḥās (m. 338/950) et des «Dix poèmes» commentés par Tibrizī (m. 502/1109) (Larcher, 2001a). Le fait que des poèmes de Nābiġa et d'al-A'sā Maymūn figurent à la fois dans les *Mu'allaqāt/Sumūt* de la *Ġamhara* et parmi les poèmes qu'Ibn al-Naḥḥās et Tibrizī ajoutent à la version commune des «Sept poèmes», tels que commentés par Ibn al-Anbārī (m. 328/940) et Zawzanī (m. 486/1093), et souvent appelés eux-mêmes *Mu'allaqāt*, suffit cependant à expliquer qu'on a pu ne pas apercevoir que s'il s'agissait des mêmes poètes, il ne s'agissait pas des mêmes poèmes¹...

Si l'on compare la *Ġamhara* au *Dīwān* mis sous le nom de Nābiġa, tel que publié par Ahlwardt (1870[1913]), on constate que le texte donné par la première est en fait la réunion de deux pièces du second. Les vers 50-63 sont la pièce n° 11 de la partie de ce *Dīwān* considérée comme authentique. Les vers 1-49 sont la pièce n° 26 de la partie de ce *Dīwān* «attribuée» (*manḥūl*) à Nābiġa (manquent toutefois les vers 11 et 24, mais ceux-ci sont donnés, juste après, sous le n° 27). À ce titre, cette pièce ne figure pas dans l'édition du *Dīwān*, telle que procurée par Derenbourg (1868). En revanche, les vers 50-63 y figurent bien, sous le n° 9. Mais alerté par des collègues étrangers sur l'existence du poème de Nābiġa

¹ C'est ainsi que Blachère (1952, p. 147) qui n'a pas eu entre les mains le *Commentaire des neuf célèbres poèmes* d'Ibn al-Naḥḥās, alors non publié, écrit, lui attribuant la recension la plus commune des *Sept poèmes*: «On fond ensemble la recension de la *Jamhara* et celle d'Ibn al-Naḥḥās. On part de cette dernière et l'on ajoute, comme 8^e et 9^e *Mu'allaqa*, les odes d'al-Nābiġa et d'al-A'sā, qui sont les 3^e et 4^e de la *Jamhara*»...

La 4^e *Mu'allaqa* de la *Jamhara* est le poème *Mā bukā'u* («Que sont les pleurs...») d'A'sā, tandis que le 8^e poème d'Ibn al-Naḥḥās et de Tibrizī est le poème *Waddi' Hurayrata* («Dis adieu donc à Hourayra...») du même A'sā (Larcher, 2001b). Quant au 10^e de Tibrizī, c'est le poème en *bā'* de 'Abid b. al-Abrāṣ (Larcher, 2002).

dans la *Ġamhara*, Derenbourg le donne en appendice (61 v. : manquent 11 et 24), en le classant toutefois parmi les *Muġamharāt* (second septuplet de la *Ġamhara*), selon la version imprimée de celle-ci à Beyrouth en 1867².

La réunion des deux pièces forme alors une *qaṣīda* tripartite «idéale» : *nasīb* (v. 1-26), *raḥīl* (v. 27-49), *madiḥ* (v. 50-63). Nous serions donc en présence d'un cas, où, comme le veut Montgomery (1997), l'anthologue intervient pour rendre conforme à ce plan un poème, qui, au départ, ne l'est pas.

De la manière la plus classique qui soit, le *nasīb* s'ouvre par «l'évocation des vestiges» (*dīkr al-aṭlāl*) d'un campement abandonné, auquel est associée une femme, Nu'm (v. 1-6). Suit le récit des amours, passablement compliquées, avec celle-ci (v. 7-11) et de la séparation, éclaté, en ce dernier cas, en deux fragments (v. 11-14 et 23-26), entre lesquels s'insèrent le portrait, très sensuel, de la femme (v. 15-19) et, moment de grâce, son «apparition» (v. 20-22). Sur le plan stylistique, on remarquera la récurrence, obsessionnelle, du nom de Nu'm (12 fois en 22 vers).

Tout aussi classique est le *raḥīl* : traversée d'un désert (v. 27), sur une chamelle, brièvement décrite (v. 28-30 : le second hémistiche de ce vers concerne celui qui la monte); puis, par le biais d'une comparaison avec un oryx mâle (v. 31, 1^{er} hémistiche), lui-même décrit (v. 31, 2^e hémistiche, v. 34), récit des aventures de ce dernier : nuit d'orage (v. 35-38) et scène de chasse (v. 39-48). On notera que le vers 49 referme la comparaison ouverte au vers 31.

Enfin, le *madiḥ* célèbre le poète lui-même (il se fait donc «jactance» *iftihār*) pour sa perspicacité dans une affaire de pâturages opposant le roi lakhmide al-Nu'mān b. al-Ḥarīṭ aux Banū Ḍubayn, groupe tribal auquel appartient Nābiġa : pour l'«histoire» (*ḥabar*), à laquelle ce morceau fait allusion (ou reconstruite à partir de lui), cf. *infra*, note du v. 50.

Sur le plan formel, ce poème vaut essentiellement par son symbolisme, dont on observera qu'il transcende le découpage en parties : les œufs d'autruche couvés par un vieux mâle (v. 24-25) symbolisent les femmes enfermées dans leurs palanquins, précipitamment emmenées, en plein midi, par un chef jaloux (v. 23); l'oryx mâle, séparé de ses femelles (v. 32), symbolise Nābiġa séparé de Nu'm (et, de manière plus générale, la traversée du désert et la scène de chasse la résistance de Nābiġa et sa capacité à triompher des épreuves); le «lion qui se ramasse sur ses griffes», avant de bondir sur sa proie (v. 51) et la harde d'antilopes femelles (v. 52) symbolisent respectivement le roi Nu'mān et les femmes du groupe, menacées d'être emmenées en captivité par un raid de représailles du roi (menace évoquée en quelques vers saisissants : 53-55). Quant aux procédés mis en œuvre pour exprimer ce symbolisme, ils vont de la simple comparaison (v. 24) à la pure métaphore (v. 51), en passant par l'«impropriété» ou catachrèse (*e.g.* v. 32), étant d'ailleurs entendu que, souvent, ces différents procédés sont panachés.

² Elle est intitulée *Tazyīn nihāyat al-'arab fi 'alḥbār al-'Arab* et est due à Iskandar Abkārīyūs. Sur la *Jamhara* et ses différentes

éditions, voir Hommel (1885), Nöldeke (1895), Macdonald (1896) et Nallino (1931-1932).

Bien que nous suivions ici le texte de la *Ġamhara*, nous l'avons collationné à différentes éditions du *Dīwān*: outre celles de Derenbourg et d'Ahlwardt, la réédition faite de ce dernier par Arazi et Masalha (1999), qui corrige bien des lectures fautives, et l'édition de Bustānī (1960: cette dernière n'a que 46 vers pour la première pièce, ne citant pas 3, 11 et 24; en revanche, elle en a bien quatorze pour la seconde). La collation de la *Ġamhara* et du *Dīwān* montre surtout un ordre différent des vers 50-63, qui en modifie l'interprétation.

À ma connaissance, ce poème n'a été traduit qu'une seule fois, en français, par Derenbourg (1868): celui-ci traduit d'abord, avec le *Dīwān*, les vers 50-63, puis, en appendice, l'ensemble du poème. Notre traduction reprend les principes adoptés pour celle des *Mu'allaqāt* (Larcher, 2000), à l'introduction desquelles nous renvoyons le lecteur intéressé. Nous nous contentons de les résumer ici: à chaque vers arabe correspond un distique, à chaque hémistiche du vers arabe un alexandrin (à une exception près, signalée par une barre transversale /). Nous pratiquons toutefois un alexandrin « libéré », aux coupes aléatoires d'une part, ne craignant pas la passe (faculté de ne pas compter le e muet, comprise par nous comme une marque d'oralité) d'autre part.

Mètre *basīf*. Rime en *ārī*.

TRADUCTION*

- 1 Un détour, pour saluer, du camp de Nou'm, les restes!
Mais que saluerez-vous: quel fossé, quel foyer?
- 2 De Nou'm désert et dépeuplé, tout changé par
Le va-et-vient, tourbillonnant, de vents violents!
- 3 C'était un camp de Nou'm, aux Ham'ât, effacé:
Il n'en reste que cendre entre pierres du foyer!
- 4 J'y arrêtai, le jour en sa moitié, ma [bête],
Sûre et bonne, le questionnant sur Nou'm et sa gent:
- 5 Parler indistinct que nous tint le camp de Nou'm!
S'il nous avait parlé, nouvelles, il eût portées!
- 6 Je n'y ai rien trouvé, à quoi me raccrocher,
Hormis la graminée et hormis le foyer!

* Nous ne suivons pas dans la traduction le système de transcription arabisant.

- 7 Je me vois avec Nou'm badinant: ni le temps,
Ni la vie n'ont souci de tout ce qui s'enfuit...
- 8 Jours où Nou'm [tout] me disait, où je lui disais
Ce qu'aux gens je celais, mes envies, mes secrets!
- 9 N'étaient les rêts lancés par Nou'm, où je fus pris,
Le cœur l'aurait laissée, en total abandon!
- 10 S'il se dégrise enfin, sa cécité fut longue!
Mais c'est fois après fois que l'homme se façonne...
- 11 Si telle affaire il a réglé avec l'ami,
Avec toi, je n'ai pas encore réglé mes comptes!
- 12 Nou'm, m'a-t-on dit, est en partance, le blâme aux lèvres:
Pluie et pâtis à l'être, qui fait reproche et blâme!
- 13 J'ai vu Nou'm, ainsi que mes amis, s'affairer,
Les bâts de blancs chameaux, pour le départ, serrés!
- 14 Mon cœur fut effrayé: un regard et ce fut
Une mort survenue, sorts à sorts qui s'accordent...
- 15 C'est l'éclat du soleil, atteignant son jour faste,
Sans nuire aux siens ou se faire haïr d'un voisin!
- 16 D'un manteau négligemment vêtue, elle enroule
Ses voiles –amas de sable blanc qui s'éboule!
- 17 Du parfum, toujours plus de parfum se répand
Dans le cou d'une femme aux joues claires, qui embaume!
- 18 À l'amant qui veut boire, à boire elle donne une
Bouche aux dents belles, délicieuse au goût, fleurant bon:
- 19 Sa salive au réveil est, dirait-on, un vin
Frais et pur, ou du miel, qu'on vient de récolter!

- 20 Je dirai, les dernières Pléiades étant
Tout près de disparaître : « Regarde bien, Hârith !
- 21 Est-ce l'éclat furtif d'un éclair que j'ai vu ?
Le visage de Nou'm qui m'est paru ? La lueur
- 22 D'un feu ? / Mais non ! C'est son visage, qui a paru,
Dans la nuit sombre, surgi d'entre vêtements et voiles ! ».
- 23 Les palanquins, partis en plein midi, suivaient
L'ordre d'un insensé, rongé de jalousie :
- 24 Femmes fines comme œufs d'autruche qu'un mâle couve
Au détour du vallon, dans l'éboulis de sable,
- 25 Approchant d'eux un flanc aux plumes défraîchies
Et une poitrine au bréchet tout décharné !
- 26 Quand les pigeons cendrés roucoulent, ils me rappellent
Que je suis en exil d'elle, [oui, d'elle], Oumm 'Ammâr !
- 27 Ah ! Morne et lointaine étendue, où les loups hurlent,
Sans eau proche où s'abreuver et d'hommes si vide !
- 28 Je l'ai franchie, sur une bête, solide et mince
Déjouant le chemin rude, au sol dur et pierreux,
- 29 Transportant d'une terre à l'autre homme à voix forte,
Sans frayeur, sachant faire, ne s'étonnant de rien !
- 30 Et quand d'être montées les montures se lassent
Elle, vive, ses pieds balance, nullement alanguis !
- 31 Sa selle est, dirait-on, sur un mâle bringé,
Toujours en quête errant, grand guetteur de mirages ;
- 32 Pourchassé, séparées de lui furent ses compagnes,
Oryx de Wajra ou bien oryx de Dhoû Qâr ;

- 33 Le cri sourd, solitaire, endurci : est à lui
L'herbe poussée de la toute première pluie !
- 34 Son échine, mais non sa poitrine, est toute blanche,
On dirait sur ses pattes une marque au goudron ;
- 35 Une nuit sombre s'abat sur lui, qui le cingle
D'un vent gros de poussière, au froid vif, et pluvieux :
- 36 Cette nuit, il la passe, hôte forcé d'un arbre,
Une averse nocturne s'ajoutant aux ténèbres !
- 37 De sa nuit les ténèbres se dissipent enfin :
Il est, par le matin, découvert, pleinement !
- 38 À sa poursuite, alors, se lance, pressant ses chiens,
Un chasseur des Anmâr, aux phalanges très fines,
- 39 Qu'un pacte à chasse lie, acharné, carnassier,
Sans autre vêtement sur lui que des haillons !
- 40 Ses chiens il presse, épuisés –affamés qu'ils sont–
D'avoir, par lui menés, aussi longtemps marché !
- 41 L'oryx, après la fuite, enfin est à portée :
Il excite et lâche ses chiens : tous sont chasseurs !
- 42 Mais se gardant de fuir, il fait face : ainsi fait
Le défenseur zélé, craignant le déshonneur :
- 43 De sa corne, il transperce la poitrine du premier,
Tel outil qui, dix à dix, fend du bois pour flèches ;
- 44 Vers le second se détourne et l'atteint d'un coup
Qui fait un trou, très profond, d'où siffle le sang ;
- 45 Le troisième restant, un coup perçant l'arrête,
Qui vient d'un brave, sachant y faire, toujours chargeant !

- 46 Mais, sur lui, sept encore, qui ne le lâchent pas :
De sa corne, il les charge, tel cavalier persan !
- 47 Et, quand, à la fin, revenant sur eux de face
Et de dos, son affaire avec eux est réglée,
- 48 Il s'en va, comme étoile, perle du ciel, filante,
Mêlant le pas serré à la course, tête haute,
- 49 Semblable à ma chamelle, qu'épuise longue course
De nuit, en plein midi, et, avant, tôt matin...
- 50 J'ai interdit Ouqôur à nos Béni Dhoubyâne
Et d'y paître au printemps, sous des pluies de *safar*,
- 51 J'ai dit: « Ô vous, les guerriers, le lion se ramasse
Sur ses griffes pour son attaque carnassière ! »
- 52 Je ne connaisse harde aux yeux noirs, aux yeux blancs,
Femelles d'antilopes tournant comme en un cercle,
- 53 Regardant de travers ceux qui viennent de biais,
De leurs yeux libres d'êtres ignorant l'esclavage,
- 54 [Menées] derrière la valetaille, gens des 'Awdhâ
Et des 'Amam, en croupe sur des arçons de selle,
- 55 Répandant de leurs yeux des larmes ruisselantes,
Espérant le départ de Hisn et d'Ibn Sayyâr !
- 56 Le roi mena les Rofeïda, depuis Djawch
Et Hadad, et mêla les Rib'î aux Hajjâr ;
- 57 Les chefs des Qoudâ'a, tous deux, autour de lui
Campèrent, le renforçant d'éclaireurs et d'escouades,
- 58 –Vais-je planter ma tente au fond d'un pays sombre
Qui retient l'âne [même], où voyageur ne va ?–

- 59 Appellant à la fin au secours une troupe
Sans pareille, et son train, qui fait fuir du désert
- 60 Les bêtes, qui bruit ne baisse, là où halte elle fait
Et dont les feux détrompent le voyageur nocturne !
- 61 Les Béni Dhoubyâne m'ont fait honte de la craindre :
Mais y-a-t-il pour moi, à la craindre, une honte ?
- 62 Si donc on m'est rebelle, rien ne m'échappe, aucune
Gorge, et c'est près de moi que sont Laves d'enfer,
- 63 Qui des gens nous défendent, le jour où ils commettent
Ces injustices-là, appelées Oumm Sabbâr !

NOTES

- v. 1. Ahlwardt, suivi par Blachère (1964: 392), est seul à donner *yuhayyūna* («que salueront-ils?»). Toutes les autres sources donnent *tuhayyūna* («que saluerez-vous?»), plus cohérent. «Foyer» traduit ici métonymiquement *'ahğār* «pierres (du foyer)».
- v. 6. La graminée est le *tumām*, utilisé par les nomades pour boucher les interstices de la tente; cf. Labīd, *Mu'allaqa*, v. 11 (Larcher, 2000); «foyer» traduit ici proprement *mawqīd al-nār* «l'endroit où l'on allume le feu».
- v. 11. Le même verbe *qaḏā* («régler») apparaissant dans la protase et l'apodose du système hypothétique, il y a jeu de mots entre leurs compléments d'objet respectifs: *waṭaran* («une affaire»), avec *ṭ* emphatique, et *awtārī* («mes comptes», en fait «mes rancunes»), avec *t* non emphatique. Le *Dīwān* lit cependant le second avec *ṭ* emphatique, donc comme le simple pluriel du premier.
- v. 12. Je préfère la version du *Dīwān* à celle de la *Ĝamhara* (*layta Nu'mān 'alā l-hiğrāni 'ātibatan* = «Puisse Nou'm être en partance, le blâme aux lèvres!») «Pluie et pâtis», traduisent *saqyan wa-ra'yan*, souhait, valant bénédiction et adieu, adressé à quelqu'un, qu'il rencontre la pluie et, par suite, des pâturages pour ses troupeaux, et, dans le contexte, quelque peu ironique.
- v. 14. L'interprétation de ce vers est loin d'être assurée. Devant la discrétion des sources, je suis celle proposée par Bustānī, à savoir que la séparation est synonyme de mort d'une part, fatale d'autre part.
- v. 15. L'interprétation de ce vers est problématique, surtout en ce qui concerne l'articulation du second hémistiche avec le premier. Celui-ci dit littéralement: «Blanche, comme le soleil, qui est parvenu au jour de ses fastes.» *Šams* («soleil») est de genre féminin

- en arabe. *as'ud* est le pluriel de *sa'd* dans le sens de « bon augure », par opposition à *su'ūd*, qui en est le pluriel dans le sens de « bonheur ».
- v. 18. « Amant » traduit *daġī'* (litt. « qui partage la couche de quelqu'un »). « Qui veut boire » et « donne à boire » traduisent *istasqā* et *tasqī*, le premier réfléchi factitif du second. Enfin, « fleurant bon » traduit l'intensif *miḥmār*, lié à *ḥumra* (« bonne odeur ») et non *ḥamr* (« vin »), même si, par jeu de mots implicite, ce terme annonce la comparaison de la salive avec un vin frais (*mašmūla*) du vers suivant.
- v. 20. Je suis l'interprétation aussi bien de la *Ĝamhara* que de Bustānī, qui identifient le *naġm* (« étoiles ») du texte avec une constellation particulière, celle des Pléiades (*Turayyā*). Une interprétation générale (« les dernières étoiles étant tout près de disparaître... ») voudrait dire que l'on est près du jour, ce qui serait contradictoire avec l'indication du v. 22 (« dans la nuit sombre »). En revanche, les Pléiades apparaissent en mai pour disparaître début novembre (saison de la navigation pour les Grecs, d'où leur nom lié au grec *pléin*): ce serait donc une indication de saison.
- v. 23. « Rongé de jalousie » traduit l'intensif *miġyār*. C'est la jalousie qui explique que le chef soit assez insensé (*safih al-ra'y*) pour se mettre en route en plein midi (*haġīr*).
- v. 24. Jeu de mots implicite entre *nawā'im* (traduit ici par « femmes fines »), qui ouvre le vers (et appartient à la même famille lexicale que Nu'm), et *na'ā'im* (« autruches »), qui n'est pas dans le vers : c'est le second hémistiche, par l'emploi de *zalīm* (« autruche mâle »), qui indique qu'il s'agit d'œufs d'autruche. Rappelons que, chez l'autruche, le mâle couve également les œufs, cf. 'Antara, *Mu'allaqa*, v. 27 (Larcher, 2000).
- v. 26. Umm (Oumm) 'Ammār est le teknonyme (*kunya*) de Nu'm. Le terme est ici employé comme hypocoristique.
- v. 28. « Déjouant » traduit le participe *munāqila*, qui décrit la démarche précautionneuse d'une monture mettant ses pattes l'une après l'autre entre les pierres (et non sur elles).
- v. 30. « Être montées » et « montures » rendent les deux termes apparentés apparaissant dans le vers *rikāb* (litt. « monte ») et *rakā'ib*.
- v. 31. « Bringé », qui, en français, s'applique exclusivement à la robe des bovins, vise à rappeler que le vers désigne ici métonymiquement, par une propriété, le mâle d'une espèce de bovidés qui n'est désignée explicitement qu'au vers suivant (*(baqar) al-waḥš* = bœufs sauvages), celle des antilopes, et plus particulièrement des oryx (antilope à sabre).
- v. 38-48. On comparera cette scène de chasse avec celle du poème en *dāl*, du même Nābiġa, v. 12-19 (Larcher, 2001a), ou encore celle de la *Mu'allaqa* de Labid, v. 47-52 (Larcher, 2000).
- v. 38. Les Anmār sont l'une des plus importantes tribus nizārites (Arabes du Nord). « Aux phalanges très fines » : selon la *Ĝamhara*, c'est une qualité physique, pour un homme.
- v. 43. « Outil qui fend » traduit littéralement *miš'ab*, pl. *mašā'ib* du vers (espèce de vrille ou foret). Cette lecture, faite par Ahlwardt et Arazi-Masalha, est préférable à celle faite par la *Ĝamhara* et Bustānī en *mušā'ib*, paraphrasé par *naġġār* (menuisier). Outre qu'un tel mot, avec un tel sens, est parfaitement inconnu des dictionnaires classiques, on ne perdra pas de vue que la comparaison porte sur l'action de la corne.

- v. 46. «Cavalier persan» traduit *iswār*, lui-même emprunt au persan.
- v. 48. «Perle du ciel» traduit *durrī*, adjectif correspondant à *durr(a)* «perle» et, dans le vers, syntaxiquement épithète de *kawkab* («astre»). «Pas serré» (*taqrīb*) et «course, tête haute» (*iḥdār*) désignent deux allures des quadrupèdes que l'on identifie, sauf erreur, avec le trot et le galop.
- v. 50-63. Voici le *ḥabar*, cité par Ahlwardt (p. 210), concernant cet épisode: «Al-Nu'mān b. al-Hārith avait rendu inaccessible Dū Uqur (et il s'agit d'une vallée fertile), ainsi que ses eaux. Aussi les gens l'évitaient-ils. Les Banū Ḍubyān y pacagèrent au printemps, mais Nābiḡa les arrêta, les mit en garde et leur fit craindre un raid du roi. Mais ils y pacagèrent quand même et lui firent honte de sa crainte du roi, auquel il était dévoué. Lorsque al-Nu'mān mourut, Nābiḡa composa un thrène en son honneur et se dévoua à son frère 'Amr. Mais celui-ci leur envoya des cavaliers, qui les atteignirent.»
- v. 50. Selon la *Ġamhara*, *'asfār* est le pluriel de *ṣafari*, «pluie qui vient avec la chaleur». Les dictionnaires donnent cependant pluie automnale, ce qui est contradictoire avec *tarabbu'* «paître au printemps» du même vers. *Ṣafar* est maintenant le nom d'un mois du calendrier musulman et n'a pas, celui-ci étant lunaire, de place fixe quant aux saisons. Le calendrier préislamique était vraisemblablement mixte, tout à la fois lunaire et solaire.
- v. 52. «Je ne connaisse...» traduit le *lā a'rifan* du vers, inaccompli énergique à valeur impérative («que je ne connaisse donc pas») ou optative («puissé-je ne pas connaître»). «Aux yeux noirs, aux yeux blancs», paraphrase le *ḥūr*, pl. de *aḥwar*, désignant quelqu'un ayant un œil dont la pupille, très noire, contraste avec le fond, très blanc. «Yeux» ne traduit pas vraiment *madāmi'* («larmiers») qui révèle que la «harde» (*rabrab*) d'«antilopes femelles» (*ni'āḡ*) représente en fait les femmes du groupe. La fin du second hémistiche est une allusion à un rite de circumambulation (dont le plus connu est celui de la Kaaba, à La Mecque, conservé par l'islam) et analogue au mouvement tournant d'une harde. Contrairement à ce qu'écrit la *Ġamhara*, *duwwār* («cercle») ne désigne pas directement une idole, mais une aire circulaire (*mustadār*, selon la paraphrase du *Lisān al-'Arab*), et, donc, éventuellement, par métonymie, l'objet au centre de cette aire, autour duquel on tourne.
- v. 53. Ma traduction respecte l'hypallage du texte, «libres» qualifiant syntaxiquement les «yeux», mais sémantiquement les «êtres». «Ceux qui viennent de biais» désignent sûrement, dans le contexte, les cavaliers d'un raid.
- v. 55. À nouveau, ma traduction respecte l'hypallage: ce sont les yeux qui ruissellent de larmes. Ḥiṣn et Ibn Sayyār sont deux hommes des Banū Ḍubyān, dont les femmes, si elles étaient emmenées en captivité, attendraient l'envoi pour les libérer contre rançon.
- v. 56. Le vers dit seulement «il», que le commentateur identifie avec le roi al-Nu'mān. Les Rib'ī et les Ḥaḡḡār appartiennent aux 'Udra, qui appartiennent eux-mêmes au groupe Ġuddām/Quḍā'a (Arabie du Nord-Ouest).
- v. 58. L'interprétation de ce vers n'est pas assurée. Selon une note de l'éditeur de la *Ġamhara*, il signifierait «Ceux qui mènent une attaque contre ma tribu, leur violence

ne me fera pas partir.» En revanche, Derenbourg comprend «ou bien je dresserai ma tente...». Apparemment, le premier lit *a-wa...* (est-ce que), là où le second lit *aw* (ou). On serait, par ailleurs, tenté de lire *ʿir* (caravane), mais la *Ĝamhara* comme le *Dīwān* donne *ʿayr* (âne sauvage, onagre). Derenbourg cite un commentaire selon lequel il s'agit d'un terrain si dur que même le plus résistant des quadrupèdes ne s'y aventure pas.

- v. 59-60. Ces deux vers décrivent une troupe ne faisant rien pour passer inaperçue, autrement dit sûre de sa puissance.
- v. 62. Tant Derenbourg que Bustānī comprennent ce vers (n° 6 des 14 de cette pièce du *Dīwān*) ainsi: «Je pourrai du moins me réfugier dans les défilés de la montagne.» Ce qui implique une interprétation littérale telle que: je suis tel que les gorges ne se délivrent pas de moi, *i.e.* j'y suis inexpugnable. «Laves d'enfer» traduit *ḥarrat al-nār*, donné par la *Ĝamhara* comme un toponyme et simplement transcrit par Derenbourg. *ḥarra* (le terme est passé chez les géographes) est un désert de laves; *al-nār* («du feu») en rappelle tout à la fois l'origine volcanique et le caractère «infernal» (sans être monothéiste, Nābiġa était lié aux Lakhmides de Ḥīra, l'un des centres du christianisme de l'Arabie préislamique). *Ḥarrat al-nār* fait écho au «pays sombre» (*sawdāʾ*, *muzlīma*) du v. 58. Tel que nous le comprenons, le vers célèbre la double capacité de Nābiġa à débusquer les rebelles, mais à échapper lui-même aux attaques.
- v. 63. Umm (Oumm) Ṣabbār litt. «Mère de Très Patient», surnom en forme de teknonyme de la guerre (également de genre féminin en arabe) et autres calamités. Là encore, il y a une divergence d'interprétation remarquable entre la *Ĝamhara* et le *Dīwān*, qui fait de Umm Ṣabbār le surnom de la *ḥarra* (en ce qu'elle met à mal la patience de qui s'y risquerait). Cette divergence n'est pas seulement favorisée par l'apparition au v. 58 de *muzlīma* (sombre) et au v. 63 de *maẓālim*, pl. de *maẓlīma* (injustice), mais encore par le fait que le *Dīwān* intercale le v. 58 entre 62 et 63: *maẓālim* est alors compris comme le pluriel de *muzlīma* substantivé. Il est d'ailleurs possible que ces vers aient une double, voire triple entente, la noirceur de la nuit s'ajoutant à la noirceur du terrain et à la «noirceur» des hommes...

BIBLIOGRAPHIE

- Ahlwardt, W. (1870 [1913]). *The Divans of the Six Ancient Arabic Poets, Ennâbiga, Antara, Tharafa, Zuhair, 'Alqama and Imruulqais, Chiefly According to the Mss of Paris, Gotha, and Leyden and the Collection of their Fragments with a List of the Various Readings of the Text. Edited by W. Ahlwardt.* London: Trübner & Co. [Anastatic Reprint: Paris: Geuthner]. [pièce n° 11 p. 14-15 et supplément n° 26 et 27, p. 169-170, sommaire, p. 210]
- Arazi, Albert et Masalha, Salman (1999). *Six Early Arab Poets. New Edition and Concordance Based on W. Ahlwardt's The Divans of the Six Ancient Arabic Poets*, The Max Schloessinger Memorial Series. The Hebrew University of Jerusalem: Institute of Asian and African Studies [texte du poème, p. 8-9 (v. 50-63) et p. 102-103 (v. 1-49)].
- Blachère, Régis (1952-1964-1966). *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du xv^e siècle de J.C.*, I, II et III. Paris: Adrien-Maisonneuve.
- Derenbourg, Hartwig (1868). «Le Dîwân de Nâbiga Dhobyânî, texte arabe, publié pour la première fois suivi d'une traduction française et précédé d'une introduction historique par M. Hartwig Derenbourg», *Journal asiatique*, 6^e série, tome XII, p. 197-297, 301-439, 484-515. [v. 50-63 de 'uġū fa-hayyū, p. 279, trad. p. 324-326 et notes p. 400-402 et texte entier, traduction et notes, appendice, p. 498-515].
- Dîwân al-Nâbiga al-Dubyānî*, édition et commentaire de Karam al-Bustānî, Dār Šādir et Dār Bayrūt, Beyrouth, 1389/1960 [texte du poème, p. 48-54 et 55-57].
- Ibn al-Nahḥās (Abū Ġa'far Aḥmad b. Muḥammad al-Nahḥās) *Šarḥ al-qaṣā'id al-tiṣ'* *al-mašhūrāt*, éd. Aḥmad Ḥaṭṭāb, 2 vol. Bagdad: Dār al-ḥurriyya li-l-ṭibā'a, & Maṭba'at al-ḥukūma. 1393/1973.
- Hommel, Fritz (1885). «Über eine zu veranstaltende Ausgabe der *Gamharat al-'Arab* zugleich als Prolegomena zu einem Handwörterbuch der vorislamischer Poesie», dans *Actes du VI congrès international des orientalistes tenu à Leide en 1883, deuxième partie, section 1: sémitique*, p. 385-408. Brill: Leiden.
- Larcher, Pierre (2000). *Les Mu'allaqât. Les Sept poèmes préislamiques préfacés par André Miquel, traduits et commentés par Pierre Larcher*, coll. «Les immémoriaux». Saint-Clément de Rivière: Fata Morgana.
- Larcher, Pierre (2001a). «Le poème en *dāl* d'al-Nâbiga al-Dubyānî. Introduction, traduction et notes», dans *L'Orient au cœur. En l'honneur d'André Miquel*, sous la responsabilité de Floréal Sanagustin, Maisonneuve et Larose, Paris, 2001, p. 35-44.
- Larcher, Pierre (2001b). «“Dis adieu donc à Hourayra...”». Traduction du poème en *lām* d'al-A'šā Maymūn, avec une introduction et des notes», *Annales islamologiques* 35, Le Caire, Ifao, 2001, p. 181-191.
- Larcher, Pierre (2002). «Le poème en *bâ'* de 'Abid b. al-Abras», dans *André Miquel et les voix des deux rives*, revue *Rémanences*, n° 17, Bédarieux, 2002, p. 159-163.
- Macdonald, D. B. (1896). «A Description of the Bûlâq Edition of the *Jamhara Ash'âr al-'Arab*, with an Examination into the Origin and Sources of the Collection», *Journal of the American Oriental Society*, vol. 16, p. CLXXV-CXCI.

- Montgomery, James E.(1997). *The Vagaries of the Qasîdah. The Tradition and Practice of Early Arabic Poetry*, *Gibb Literary Studies*, number 1. E.J.W. Gibb Memorial Trust.
- Nallino, Maria (1931-32). «Le varie edizioni a stampa della *Jamharat Ash'âr al-'Arab*», *Rivista degli studi orientale*, vol. 13, fasc. X, p. 334-341.
- Nöldeke, Theodor (1895). «Einige Bemerkungen über das Werk *Jamharat ash'âr al-'Arab*», *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, Band 49, p. 290-293.
- Quraši, Ğamhara = Abū Zayd Muḥammad Abū l-Ḥaṭṭāb al-Quraši, *Ğamharat Aš'âr al-'Arab fî-l-ġāhiliyya wa-l-'islām*, éd. 'Alī Muḥammad al-Baġāwī, 2 vol. Le Caire : Dār nahḍat Miṣr li-l-ṭab' wa-l-našr, s.d.
- Tibrīzī (Abū Zakariyā Yaḥyā b. 'Alī b. Muḥammad b. al-Ḥasan b. Muḥammad b. Mūsā al-Šaybānī al-ma'rūf bi-l-Ḥaṭīb al-), *Šarḥ al-Qaṣā'id al-'Ašr*, éd Muḥammad Muḥyī l-Dīn 'Abd al-Ḥamīd, Maktabat Muḥammad 'Alī Šubayḥ, Le Caire, 1384 / 1964.
- Zawzanī (Abū 'Abdallāh al-Ḥusayn b. Aḥmad al-Ḥusayn al-), *Šarḥ al-Mu'allaqāt al-sab'*, éd Muḥammad 'Alī Ḥamd Allāh, al-Maktaba al-umawiyya, Damas, 1383 / 1963.